

Une histoire de poulets

Moi, c'est Romain. Romain Langlais. Je suis flic, antipathique, et pas très catholique. Que des synonymes, penseront certains. Peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort, même s'il ne faut pas mettre tous les œufs (de poulets) dans le même panier. Une chose est sûre : la nuit, tous les chats sont gris.

Je dois avoir un petit côté chat noir, parfois, car cette nuit-là, j'ai bien cru que je ne pourrais m'en tirer sans y laisser quelques plumes.

Sous la lueur diaphane d'un réverbère, seule une poignée d'insectes noctambules veillaient en virevoltant, épiant chacun des gestes que je m'appliquais à effectuer avec les mêmes rituels métronomiques depuis que j'avais commencé à succomber à mes travers.

1– D'abord vérifier que le champ était libre. L'avantage, quand on vit à la campagne, c'est que les rues sont aussi désertes, quand les derniers vestiges du jour disparaissent, que les plages du Havre en plein hiver ; à part la vieille rombière du numéro 5, Veuve Arno, qui passe sa vie derrière sa fenêtre à surveiller les voisins, peu de risque d'être surpris dans mes activités. Enfin, j'avoue qu'au début, mes pulsations cardiaques résonnaient si fort sous mon crâne qu'il me semblait entendre claquer ses talons à l'autre bout du jardin. Aujourd'hui, je ne sais pas si je me suis habitué à son raffut ou si le marasme de la routine m'a simplement gagné, mais seul l'écho du silence revient à mes oreilles en ricochet.

L'inconvénient, c'est que dans cette campagne, tout le monde connaît tout le monde, et dans ce silence péremptoire, je devinais le moindre pet de travers capable de réveiller le vieux Germain Arno. Paix à son âme.

2– Ensuite, sortir la malle. La glisser jusqu'au coffre de ma voiture sans grincer. Partie la plus délicate en dépit des roulettes que j'avais arrimées à son extrémité. Avec le poids du bois, elle devait bien peser plus lourd que moi. Si quelqu'un me surprenait au beau milieu de la nuit à tracter un tel poids mort, malgré l'uniforme, j'aurais l'air aussi crédible dans ce décor qu'un soldat gaulois en jupette dans un western.

3– Enfin, faire entrer la malle à l'arrière du pick-up.

C'est précisément à ce moment que tout a dérapé.

— Eh papy, un coup de main ?

C'était le gamin Foix. J'étais tellement concentré que je ne l'ai pas entendu approcher. Ce gosse – un fumeur de crack d'une vingtaine d'années – je n'ai jamais pu le saquer. Que foutait-il encore dehors à cette heure ?

— Pas de refus, Malo, je lui ai répondu après avoir réfléchi bien trop longtemps. Me défausser n'était peut-être pas la meilleure option pour passer inaperçu.

Du doigt, il désigna un sachet en papier sur lequel on lisait les lettres KFC qui voletait sur ma pelouse :

— Hey mec, vous êtes cannibales chez les keufs ?

De près, ses pupilles paraissaient lui dévorer jusqu'au blanc des yeux. Malgré le faible éclairage, je me suis surpris à penser qu'il était gonflé de s'étaler devant un flic, mais après tout, n'était-ce pas exactement ce que j'étais en train de faire moi aussi ?

— C'est lourd ton truc, le vieux ! reprit-il, comme je ne riais pas. Tu transportes quoi là-dedans, un macchabée ?

— J'aurais pas dû mettre les jambes avec, j'ai répondu froidement.

Il a souri, dévoilant des dents jaunies par trop de tabac, puis a commencé à émettre des sons gutturaux carrément flippants, avant de s'éloigner en gloussant. J'ai regretté immédiatement mes paroles, craignant qu'il n'ait réveillé tout le quartier, mais la rue semblait définitivement drapée sous les couvertures avec Morphée.

J'ai donc poursuivi mes activités, comme si de rien, oubliant presque l'incident... jusqu'au lendemain.

— On a du nouveau dans l'affaire des « disparues de la pleine lune ». Trois filles affirment avoir aperçu un gros pick-up bleu nuit à plusieurs reprises dans le quartier. Une marque pas connue, d'après les deux premières, m'a aboyé mon collègue Maurice Lallemand alors que je n'avais encore pas déposé ma veste sur le dossier de la chaise.

— En quoi c'est du scoop, ça ? j'ai répondu, sans doute un peu trop fort. Les putes ont toutes des clients réguliers, non ?

— Ouais, une tonne même. Impossible de dresser les noms, les clients sont pas du genre à laisser leur carte de visite, si tu vois c'que j'veux dire... Mais c'est pas ça l'info. *A priori*, cette bagnole, c'est à chaque fois la dernière dans laquelle sont montées les prostituées. La troisième pense même avoir reconnu les trois grosses lettres au-dessus des pare-chocs. Et tu ne devineras jamais quoi... D'après elle, ce pick-up, c'était un GMC, me dit-il avec un

sourcil en l'air. Des pick-up de cette marque, à part le tien, j'en ai jamais vu par ici, ça devrait pas être très compliqué de dresser la liste des propriétaires.

À cet instant, j'ai senti une boule se former au fond de ma gorge. Ma caisse, je l'avais spécialement faite convoier depuis le Canada, un bordel monstre. Ce petit bijou m'avait coûté les yeux de la tête (cils et sourcils inclus) et n'avait pas monopolisé que mes ressources bancaires pendant les moments creux au bureau, au point qu'à peu près la moitié de la planète était au courant que je m'étais offert un putain de cadeau de Noël.

— Toi qui connais par cœur la paperasse pour se procurer ce genre de bolide, tu me dresses la liste de tous les gus qui ont les mêmes goûts de luxe que toi dans la région, et s'il le faut, on élargit sur les départements limitrophes.

— Depuis quand tu crois la parole d'une pute ? Ça pourrait tout aussi bien être une Clio qu'elles ont cru voir. Elles ont noté la plaque ? j'ai lancé en tentant de maîtriser la boule qui m'empêchait toujours de déglutir.

— Tu veux les interroger toi-même ? On peut les convoquer à nouveau si tu insistes ?

Pourquoi avais-je ce sentiment qu'il cherchait à me mettre mal à l'aise ? Je savais pertinemment que Lallemand s'était toujours senti en compétition avec moi. Il s'était toujours méfié de moi. Oui, depuis le premier jour. Depuis mon arrivée dans le service.

Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi.

Je crois qu'il n'imaginait pas vraiment que je puisse avoir le moindre lien avec ces disparitions, il voulait juste me déstabiliser. Me montrer qui avait l'ascendant sur qui.

C'était réussi.

Je n'ai pas renchéri. Même s'il semblait peu probable que les prostituées me reconnaissent, je n'avais qu'une envie : faire profil bas. Et tant pis si dans le regard de Lallemand rougeoyaient les braises de la satisfaction. Les premières flammes d'un feu crépitaient, qui ne demandaient qu'à être attisées. Je savais que répondre oui aurait suffi à me disculper définitivement à ses yeux, au lieu de quoi je m'entendis rétorquer :

— Pour quoi faire ? Pas de temps à perdre avec ces conneries, je suppose.

L'instant d'après, je pianotais sur le fichier central des cartes grises. À ma grande surprise, une vingtaine de GMC étaient répertoriées dans le département du Grand-Est. Trois seulement étaient bleues... Dont la mienne.

La région du Grand-Est s'étend de la Champagne jusqu'à l'Alsace. C'est une région vinicole riche, dans laquelle les vigneronns n'ont pas peur d'investir dans des véhicules à la

fois robustes et utiles. C'est en tout cas ce dont je me suis aperçu à la lecture des résultats de mes recherches.

Le premier des trois pick-up bleus était enregistré au nom d'une société. La SARL Turquoise. Ça ne s'invente pas.

D'après mes investigations, il s'agissait d'une entreprise familiale ; j'espérais secrètement que les utilisateurs du véhicule seraient nombreux, si ce n'est pour semer la confusion, fusse au moins pour détendre l'étau dont je sentais les mâchoires se resserrer sur moi.

Maurice et moi sommes donc partis voir la famille Schtroumpf. La SARL était en fait une petite maison de champagne dans la région d'Épernay. D'après le gérant, seuls lui et sa femme avaient accès au pick-up. Nous les avons rapidement mis au parfum, sans entrer dans les détails, mais très vite, ils nous ont appris qu'ils rentraient d'un voyage de trois mois en Australie. Tout le monde avait entendu parler de l'affaire dans cette ville du nord-est plutôt tranquille, et de ces prostituées qui disparaissaient chaque soir de pleine lune depuis des lustres. Si leur témoignage tenait la route, il faudrait les écarter de la liste des suspects, ce qui n'arrangeait pas mon histoire.

Le second pick-up appartenait à un certain Charles Roy, un quadra d'origine Belge, qui nous apprit bientôt qu'il avait replié son carrosse contre un arbre le mois précédent. Ce dernier était toujours immobilisé, faute de pièces de rechange disponible en Europe, dans un garage de la région.

Ne restait plus que le mien.

Voilà comment, de fil en aiguille, le chas s'est refermé sur moi.

— Tu sais que je n'aime pas faire ça, me persifle Lallemand, mais la procédure...

Mais bien sûr...

Je ne moufte pas. Je ne suis pas vraiment en position de faire mon malin. Même si je sais pertinemment qu'on ne va rien trouver dans ma voiture.

Lallemand se démène. Sous mes yeux, il fouille, farfouille, ouvre et ferme tout ce qui peut l'être, soulève, soupèse, sans même un regard vers moi, ordonnant à ses molosses, Dominique Italo et Alban Roskov, d'en faire de même. Il jubile. Je me régale intérieurement, même si je n'en mène pas large.

Au bout de ce qui me paraît une éternité, il se décide à me considérer à nouveau.

— Drôlement clean, ta guinde, pour quelqu'un qui n'a rien à cacher, lâche-t-il enfin.

Au loin, quelques notes d'un rap bon marché slamment à nos oreilles.

— Tu sais ce que c'est... Une bagnole, c'est comme une nana, si tu n'en prends pas soin, la carrosserie vieillit mal et sa côte Argus se déprécie en un clignement de cils. Au prix que m'a coûté ce petit bijou...

— Salut, monsieur Langlais, me coupe une voix derrière nous. Z'avez un problème ?

C'est Malo Foix. Il regarde, médusé, les véhicules de police garés devant ma pelouse. Il porte, à sa ceinture, un de ces machins à crinclin que triment les jeunes de la cité, un de ces baladeurs aux enceintes de qualité médiocre au son moisi.

— Rentre chez toi, je lui réponds sans ambages.

Ce n'est pas le moment. Ce gosse a le chic pour se retrouver toujours au mauvais endroit, au mauvais moment.

Il me dévisage, incrédule, et marmonne quelque chose dans ses trois poils de barbe, que le brouhaha qui s'échappe de sa hanche m'empêche d'entendre mais ça ne m'intéresse pas. L'instant d'après, il est parti, emportant avec lui les derniers couinements de La Fouine.

La fouille ne révélera rien, évidemment. Ne vous ai-je pas dit que j'étais flic ?

Maintenant que j'étais dans le collimateur, je savais qu'il fallait que je fasse attention. Très attention.

J'ai donc réuni toutes les pièces compromettantes que j'avais gardées chez moi. Dissimulées derrière une plaque de contreplaqué dans le grenier, maintenue en place depuis des années par l'opération du Saint-Esprit, je ne pouvais plus courir le risque qu'on les découvre lors d'une perquisition à mon domicile. Je ne connaissais que trop bien Lallemand et son flair de Saint-Hubert.

J'ai attendu qu'il fasse nuit, mais cette fois, pas de pleine lune. Si je devais être placé sous surveillance, c'est précisément un soir de pleine lune que choisiraient les collègues pour un flagrant délit.

Dehors, une petite brise rafraîchissait un air chargé d'humidité. Les ténèbres camouflaient la couleur du ciel, mais je le devinais à l'absence d'étoiles, aussi noir que le café de Mémé Suzette. L'orage grondait au loin, prêt à éclater.

Lallemand et sa basse-cour avaient fait embarquer mon pick-up. Trop frustré par le manque de preuves à conviction lors de la perquisition en ma présence, il ne comptait pas en rester là. Il pousserait les investigations jusqu'à analyser la moindre particule de

poussière, la plus petite molécule invisible, je le savais, ne me laissant d'autre choix que de partir à vélo.

Je me mis donc en selle, mon baluchon sur le dos, toute dynamo éteinte.

Je savais exactement où aller.

À la sortie du village, à l'opposé de la départementale qui mène en ville, un étroit chemin de terre, parallèle à la route principale, s'enfonce dans une forêt peu profonde. Quelques arbres abritent une faune de garennes, d'écureuils, de renards, et parfois une famille de biches s'en écarte et s'égare sur le bitume accidenté. J'ai pris le maquis, le maquis de l'âme. J'espère seulement être la seule volaille à s'y aventurer.

La nuit a déposé une chape de plomb sur ce microcosme, et je suis vite contraint d'allumer la petite boîte accrochée sur mon guidon. La terre est meuble, et les racines instables m'invitent à ralentir la cadence. Au loin, un oiseau insomniaque hulule. Une chouette, un hibou peut-être, je n'ai jamais su distinguer ces bestioles. Le ciel gronde, menaçant de sa voix grave la nature endormie.

Je parcours une bonne centaine de mètres sous le faisceau pâlichon, et finis par stopper les roues de mon vélo à un endroit un peu plus large, où quelques déchets abandonnés jonchent le sol. Une bouteille en plastique, une boîte en carton déformée par l'humidité, un mouchoir en papier en boule, cet emplacement déjà souillé sera parfait.

Je pose mon clou le long des mûriers et des ronces à l'orée des premiers chênes, et sors de mon baluchon la pelle à cendres glissée à l'intérieur quelques heures auparavant. Je frissonne. Est-ce dû à l'air qui a encore fraîchi et qui me transperce l'échine, ou à la caresse des affres de l'interdit que je transgresse ? Je n'ai pas creusé depuis cinq minutes que déjà, le bruit d'une branche qui se casse me fait sursauter. Au loin, le rapace noctambule s'est tu.

Je m'interromps, mais rien ne bouge ; seul le grondement du ciel résonne à mes oreilles.

Je me remets à l'ouvrage, et éventre la terre encore humide des pluies passées, prête à dégorger aux prochaines ondées. Quand le trou est suffisamment profond, j'y glisse le contenu de mon sac, et rebouche l'anfractuosité à la hâte.

Je me sens épié.

Pourtant, même la lune semble éviter d'être témoin, ensevelie sous la ouate épaisse de l'orage en préparation.

Mais alors que je rebrousse chemin quelques minutes plus tard, je les vois immédiatement. Là, juste sous mes yeux, croisées dans les miennes : deux lignes incurvées peu profondes

dont la symétrie presque parfaite s'interrompt là où les traces de pas commencent. Elles n'étaient pas ici quand je suis arrivé, j'en mettrais ma main à couper. Pourtant, j'ai beau sonder l'horizon à travers le rai faible de la lampe, je ne distingue rien à plus de quelques centimètres. Déjà, mon cœur s'emballe, entraînant dans sa chamade mes mollets frénétiques. La terre grasse freine ma progression, mais pas suffisamment pour ralentir ma chute lorsque ma roue avant heurte une pierre. Le vélo vacille, vrille avant de retomber lourdement sur moi dans les ronces en s'écrasant sur ma cheville. Au loin, quelque chose détale. Je suis sûr que ce n'est pas un animal.

— Eh ! je hurle, y a quelqu'un ?

Je peine à me remettre sur pieds, arrache les mailles de mon gilet à la végétation, en tentant de redresser la boîte à lumière toujours accrochée au guidon de mon vélo, mais si je l'entends, je ne vois pourtant pas le fuyard qui s'échappe à chaque seconde un peu plus loin de moi. Je décide de le prendre en chasse avant qu'il ne soit trop tard, et que, de cette ombre dans l'ombre, ne reste plus qu'un fantôme dont je ne saurai jamais s'il a vraiment existé.

Ma cheville commence déjà à me faire souffrir, mais je l'ignore, boosté par l'adrénaline insufflée par l'ombre des bois.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Ma cheville a doublé de volume, mais ce n'est pas la douleur qui m'a maintenu éveillé. Non, c'est ce fichu fantôme qui est venu hanter mes demi-songes, dès que mes pensées amorçaient leur vagabondage. Peut-être avais-je extrapolé, peut-être n'était-ce qu'un animal que j'avais entendu dans les bois. Un lapin, un renard ou une biche, un zèbre ou un éléphant... capables de monter à vélo ! Car oui, ces traces dans la boue, je ne les avais pas imaginées, elles étaient bien réelles.

Alors que je pose le pied à terre, une évidence me remet les idées en place : je ne vais pas pouvoir aller travailler aujourd'hui. Je n'ai ni l'envie ni le courage de trouver une excuse pour justifier l'état de ma cheville pour l'instant, et à vrai dire, je ne compte pas contredire le commissaire Matthew Salem, qui m'a gentiment suggéré de rester me reposer chez moi pendant les investigations. J'ai envie d'en profiter pour retourner chercher les choses que j'ai enfouies la veille, et effacer les traces derrière moi, mais c'est bien trop risqué. Retourner sur les lieux d'un crime n'est jamais une bonne idée, et, même si le mot crime n'était pas à proprement parler le terme adéquat, il suffirait quand même à m'attirer de gros problèmes.

Je me sens stressé. Je n'ai jamais été aussi vulnérable. Dehors, l'orage a laissé place à un soleil glacial. Je me demande si la pluie qu'il a chassée a eu le temps d'éroder les indices que j'ai semés derrière moi, comme les oiseaux l'auraient fait des miettes de pain abandonnées par le Petit-Poucet. Machinalement, je jette un oeil au travers de la fenêtre de ma chambre. Ce que je vois me fait froid dans le dos.

Sur le trottoir juste en face, *il* se tient droit comme un I. Malo regarde sans complexe vers ma maison. Non, pas vers ma maison... Il me regarde, moi.

Alors que je m'approche de la vitre, je l'observe portant son pouce à son cou, et lentement, esquisser un trait invisible de gauche à droite, comme pour me dire « tu es mort ! ». La décharge que je reçois ressemble à un électrochoc. Et si c'était lui qui m'avait suivi dans les bois ? Et si ce sale gamin m'espionnait ?

Non, impossible. Ce gosse planait toujours à 15 000 ! Comment aurait-il pu me filer sans se faire voir, et s'enfuir à travers bois dans le noir complet, alors qu'il ne savait probablement même pas faire du vélo sans roulettes ? Il passait ses journées à fumer en crachant des suites de phrases monocordes, s'auto proclamant « l'Arthur Rambo des temps modernes ». J'avais du mal à y croire, pourtant, le sourire qu'il affichait, à cet instant précis, ne me disait rien qui vaille.

Ignorant ma cheville, je me décidai à l'affronter, mais le temps que je descende, il avait disparu, ne laissant derrière lui qu'une vague impression de déjà-vu.

Je ne sais plus très bien comment je me suis retrouvé là. Je savais que ce jour arriverait, mais je dois avouer que cela fait une drôle d'impression. Le fait est qu'on a beau se le représenter, se retrouver de l'autre côté est bien pire encore que tout ce qu'on a pu s'imaginer.

Lallemand et Italo sont assis face à moi. Dominique, un grand costaud à la voix aussi grave qu'un accent, me toise, l'air mauvais. J'aurais presque envie de rire si les documents posés sur la petite table qui nous sépare ne m'accablaient pas.

— Tu reconnais ceci ? attaque Lallemand en étalant les sachets de plastique renfermant leur prise.

À l'intérieur, quelques bijoux, des cartes d'identité, des téléphones portables, des cartes bleues...

Devant mon silence, Italo fronce ses larges sourcils et se lève. Au-delà de sa stature qui me glace les sangs, ce qui me paralyse, c'est cette veine bleue énorme qui prend sa source à la base de son nez et lui barre le front jusque sur le dessus du crâne. Je la verrai probablement battre si je ne détournais pas immédiatement le regard du colosse. Je le savais féroce, mordant lors des interrogatoires musclés, mais je n'avais jusque-là jamais eu à m'y frotter. Nous n'étions pas particulièrement amis et le pouvoir de manipulation d'Lallemand était plus puissant encore que ce à quoi je m'étais attendu.

— Jamais vu, je réponds.

— Ne joue pas au con avec nous, Langlais, tu sais bien que tu es fait comme un rat. Tu nous connais pourtant, tu sais qu'on te tient. Ne joue pas au plus malin avec nous. Allez, regarde de plus près.

Il me tend le sachet contenant les cartes d'identité. Il y en a huit. Huit, comme le nombre de prostituées disparues dans l'affaire de la pleine lune.

J'obéis et fais mine de détailler les documents, sur lesquels il manque les photos. Elles ont été découpées au cutter, mais je me garde bien de manifester la moindre émotion.

— Ce sont les cartes d'identité de ces putes qui se sont volatilisées, je réponds enfin, mais je ne vois pas en quoi cela me concerne. Je ne les ai jamais vues. Je ne connais que leur nom, comme vous, pour avoir travaillé sur leur disparition, c'est tout. Qu'est-ce qui vous prend, nom de dieu, vous me connaissez, merde !

— Justement Langlais, justement.

Lallemand n'ajoute rien, mais j'entends le commentaire que ses yeux perfides prononcent en silence « j'ai toujours su qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond chez toi ». Y a des coïncidences troublantes, poursuit Italo. Ta bagnole, et maintenant, ces papiers, à quelques mètres de chez toi ?

Je voyais bien que ces cons ne me donnaient les informations qu'au compte-gouttes, attendant que je me trahisse en dévoilant un détail que je n'étais pas censé connaître. Une question tournait en boucle dans ma tête : comment diable avaient-ils récupéré les preuves à conviction que j'avais enterrées ? J'avais bien une petite idée sur la réponse ...

Cela fait maintenant 40 heures que je suis en garde à vue. La nuit est tombée et j'ai décidé de me murer dans le silence.

Je sais que sans corps et sans arme du crime, il leur sera difficile de faire quoi que ce soit.

À travers la vitre sale de l'hôtel de police, je devine les journalistes s'emparant du scoop :
« *Un policier serait entendu dans l'enquête des disparues de la pleine lune.* »

Alors que je suis résigné, le miracle se produit. C'est Adélaïde que j'aperçois en premier. Elle porte un pantalon noir et une chemise blanche, boutonnée jusqu'en haut du cou. Elle a teint ses jolis cheveux blonds. Je peine d'abord à la reconnaître. Puis entrent Virginie, Aude, Caroline, Florence, France et Philippine. Maurice et Dominique se retournent, alertés par les cris d'Alban qui tente de rattraper les femmes prêtes à en découdre.

— Cet homme nous a sauvé la vie ! hurle Adélaïde.

Sur sa joue, une larme a roulé. Je reste sans voix. Que font-elles ici ?

— Romain, c'est fini, tu en as déjà bien assez fait ! sanglote Caroline.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Lallemand s'est levé, en furie, mais Italo s'est interposé.

— Une minute, dit-il, vous pouvez nous expliquer ce qu'il se passe ?

— Il semblerait que vous nous cherchiez, se lance Florence. Nous sommes « les disparues de la pleine lune »

Voilà comment, en cette nuit de septembre, le voile sur les mystérieuses disparitions s'est soudain levé. Ces femmes étaient depuis des années, prisonnières de leur bourreau, un maquereau répondant au nom de Bruno Dagin qui les menaçait de mort si d'aventure elles tentaient de fuir. Qui mieux qu'un flic était capable de leur procurer une nouvelle identité, leur passeport pour une nouvelle existence ?

— Mais, et ces caisses que tu charriais dans ta bagnole ? m'a demandé Alban.

— C'étaient leurs maigres affaires que j'ai déménagées... Quelques chiffons, pour toute une vie.

À cet instant, je réalisais le geste magnifique qu'elles avaient fait pour moi. J'étais partagé entre l'inquiétude pour elles, que je pensais à l'autre bout de la planète, qui s'étaient mises en danger en revenant pour moi, et le soulagement d'un mensonge qui n'avait que trop duré. Mais le visage fermé de Maurice Lallemand me fit définitivement opter pour le deuxième sentiment.